

Jean 8, 1-11

25 février 2024

St-Etienne, Prilly

Jésus avait passé la nuit au Mont des Oliviers.

Avait-il dormi, bercé par le vent passant dans les feuilles des arbres ? Avait-il veillé, tenu, déjà, dans les filets de l'angoisse, anticipant ce qui allait se passer dans un avenir proche, le drame de l'abandon, les amis en fuite, la mort rodant sournoisement ?

Mais au matin, il s'était à nouveau rendu au temple pour enseigner. La foule était au rendez-vous, avide d'entendre les paroles détonantes d'un prophète inspiré.

Les scribes et les pharisiens sont là aussi. Ces grands connaisseurs de la loi, ces sages d'Israël, ces gardiens de l'ordre divin, ces garants de la cohésion du peuple autour de la fidélité aux paroles de Moïse. Ils sont là. Sûrs d'eux et suffisants.

Ils poussent devant eux une femme apeurée, tremblante, une femme, disent-ils, prise sur le fait d'un adultère.

L'affaire est entendue : Dieu, par la bouche de Moïse, a lui-même prononcé la sentence : cette femme et son amant doivent être mis à mort.

Mais en parlant d'amant... où est-il donc ? Déjà mort ? En fuite ? Le récit ne le dit pas.

Alors, déjà là, on commence à percevoir que cette femme va avant tout servir d'alibi aux hommes de loi. Car, au fond, le sort de cette femme les intéresse assez peu. Mais la réponse de Jésus à leur question, ça, ça va devenir intéressant. Selon sa réponse en effet, on pourra peut-être en lapider deux pour le prix d'un !

Mais Jésus, de façon étrange, baisse les yeux.

Il ne fusille pas la femme de son beau regard. Il ne la lapide pas comme les autres, avec des yeux de pierre, où se mêlent les silex de la haine et de la convoitise. Jésus baisse les yeux. Il ne regarde pas le mal. Jésus se baisse. Il touche la terre.

Maître Eckart, ce mystique rhénan du 13^e siècle dont je vous parle souvent, dit que Dieu ne voit pas le mal. Que Dieu ne s'intéresse pas à nos péchés (il a d'ailleurs été condamné pour avoir dit ça).

Dieu ne regarde pas les grimaces de l'humain. En revanche, il s'intéresse au visage derrière le masque, de plaisir ou de douleur. Dieu contemple le vrai visage de l'humain, un visage à son image, à sa ressemblance.

Bien sûr, que Jésus ne regarde pas le mal, ne veut pas dire qu'il l'ignore. Mais là où les autres voient une adultère, lui, il voit une femme. Là où les autres voient une caricature, lui il voit un visage.

Au cœur de cette foule hurlante, ils sont deux à se taire. Deux à être seuls. Deux à souffrir aussi car, pour Jésus, comment ne pas voir dans cet épisode une sorte d'anticipation de la Passion, lorsqu'il sera, à son tour, brisé par la machine du jugement religieux ?

Jésus sait, il sent que cette femme est malheureuse car elle cherche l'amour ailleurs, puisqu'elle ne le trouve plus en elle.

Mais il la sait courageuse aussi parce que, malgré les risques de l'adultère, elle n'a pas renoncé à suivre son désir et à chercher l'amour.

L'a-t-elle connu au moins, cet amour tant recherché ? Dans le désert de sa vie conjugale, elle a cru, un instant, à un mirage de tendresse. Alors avec cet homme qui passait, a-t-elle vécu quelques heures d'oasis ? Ou s'est-elle « trompée » encore ?

Bien sûr, Jésus entend les scribes et les pharisiens. Il connaît aussi bien qu'eux la Loi qui veut extirper le mal de la communauté. Mais là où les pharisiens voient une faute qu'il faut condamner, Jésus voit un malheur qu'il faut guérir. Eux regardent le péché, lui voit la souffrance.

Il ne cherche pas à tuer la femme. Il cherche comment la guérir, la délivrer. Un peu comme avec la Samaritaine, rappelez-vous, elle qui souffre du manque d'eau – c'est-à-dire de l'incandescent de l'existence, de l'essentiel de l'existence – et qu'il va peu à peu éveiller à la Source d'eau vive.

De la même façon, Jésus veut délivrer cette femme d'un désir qui l'enferme. Alors il va le faire en l'éveillant à un plus grand désir.

Détail apparemment sans importance, Jésus en se baissant, avait écrit, « en traçant du doigt un trait sur la terre ».

Et puis, devant le flot incessant des questions des religieux, il s'était redressé pour déclarer cette parole bien connue : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ».

Autrement dit : « Que celui qui n'a jamais regardé une femme avec convoitise lui jette la première pierre. Que celui qui n'a jamais été malheureux, assoiffé de tendresse, lui jette la première pierre. Que celui qui ne s'est jamais laissé séduire par aucun mirage lui jette la première pierre. Que celui qui ne s'est jamais trompé lui-même et trompé les autres lui jette la première pierre. »

L'Écriture n'est pas faite pour juger et condamner les autres mais pour qu'on puisse s'y reconnaître.

D'ailleurs, si déjà on s'appuie sur l'Écriture, on devrait savoir que dans la culture juive de l'époque, l'adultère, c'est d'abord l'idolâtrie, c'est tromper Dieu avec une vérité relative. C'est prendre pour absolu un relatif.

Et en ce sens-là, oui, nous sommes tous et toutes à un moment donné de notre vie « adultères » car ce que nous prenons pour Dieu ne s'avère finalement être que de petits absolus. Chacune et chacun d'entre nous, à un moment donné de notre vie, nous manquons la cible.

Mais toujours restera la question essentielle : qu'est-ce qui mérite notre désir ? Quelle eau vive mérite notre soif ? C'est l'enjeu de chaque instant : retrouver l'axe du véritable sujet de notre désir.

A ce moment-là, autre détail en apparence insignifiant, Jésus s'abaisse à nouveau et écrit sur la terre.

Alors, un à un, les scribes et les pharisiens quittent la scène. Ils reviendront. Très vite. A la fin de ce même chapitre en effet, c'est Jésus qui deviendra lui-même l'objet de leur jugement. Et dans un acte de rare violence, les pharisiens ramasseront des pierres pour les lui jeter (Jn 8,59).

Mais pour l'heure, revenons encore un instant à notre récit : on ne sait pas pourquoi ce sont les plus âgés qui quittent les lieux en premier (les vieux auraient-ils plus à se reprocher que les jeunes ?). Bien sûr, ces hommes de loi n'ont sans doute pas encore compris que ce n'est pas la menace du châtement qui délivre de l'emprise des sens mais simplement l'amour, l'amour capable d'aimer au-delà de l'amour.

Tout juste sentent-ils, au creux de leurs mains réouvertes, la caresse du vent.

C'est à ce moment-là que Jésus se redresse, comme s'il sortait d'un rêve : où sont-ils ? Il regarde autour de lui et ne voit plus que la femme, silencieuse. Manifestement, encore un jour où l'on ne se servira pas de Dieu pour tuer avec bonne conscience.

C'est à ce moment-là que Jésus regarde la femme en face.

Elle est délivrée de sa peur, lavée par les eaux vives de son regard. Alors qu'il est le seul qui pourrait la condamner, parce que c'est le seul qui la regarde sans convoitise, sans désir de la séduire ou de la posséder, il la regarde, comme un enfant étonné. Où sont-ils ?... Il y a plus qu'eux deux. Couple improbable, duo magnifique et fragile à la fois.

Alors, me direz-vous, qu'est-ce que Jésus a écrit sur le sol ? Et par deux fois ?

Pour répondre, on ne peut que s'appuyer sur la lettre. Sur la trace laissée par le sens des mots.

Or la première fois, il est dit que Jésus, littéralement, grave, égratigne, écorche, déchire. Il marque en profondeur. C'est assez clair en effet : par son geste, Jésus marque l'écorchure de cette femme arrêtée, accusée, condamnée.

Par son geste encore, il montre aussi la séparation, la distance qu'il va instituer entre elle et ses accusateurs.

Par son corps, au-delà des mots, Jésus écrit ainsi une trace pour cette femme : trace de reconnaissance de ce qu'elle a subi, barrage contre le jugement des autres.

Et lorsque Jésus se penche une deuxième fois vers la terre, le texte nous dit qu'il « écrit ». Je crois en effet qu'il écrit tout simplement le début d'une nouvelle histoire.

Même lorsque nous sommes remis face à notre existence, quelque chose de nouveau peut toujours s'écrire.

Bien sûr nous ne connaissons jamais le contenu de cette nouvelle histoire. Qu'importe ! L'essentiel est que, pour cette femme, comme pour chacun·e de nous, un au-delà du jugement est possible, espace d'avenir pour inventer un nouveau chemin.

« Va, désormais ne pêche plus ».

Va, lui dit-il, et désormais, oublie les jugements qui ont été portés sur toi. Va, tu es capable d'aimer. Désormais, ne t'écarte pas de cette source d'eau vive qui est en toi. Ne vise pas à côté du but de ta vie.

Va, ne te retourne pas en arrière. Ce qui est passé est passé, voici que tu peux faire toutes choses nouvelles !

Ni remords, ni culpabilité. Va, lui dit Jésus. Veille à ton cœur.

Ma joie sera parfaite de te voir marcher, aller de l'avant. Va, ne perds pas ton temps !

Désormais, chaque jour te sera donnée la force d'aimer.

Et la suite... ? Nous n'en savons rien. L'histoire ne dit pas si cette femme fut heureuse, si elle retourna chez son mari, si celui-ci lui pardonna ou si la porte resta close.

L'homme aux yeux de braise l'avait juste libéré de l'écriture lourde du jugement en traçant, pour elle, l'écriture légère du pardon. Mais il ne lui avait pas dit exactement ce qu'elle « devait » faire.

Alors la femme sécha ses larmes, sourit à Jésus dans le soleil couchant et partit.

Elle marche peut-être encore, le cœur ouvert, sa trace se fondant dans le soleil, dans la douce mémoire de l'éternité.

Amen.

Isabelle Graesslé

Source :

- Elian Cuvillier, « La trace et l'écriture », *Au pied de la lettre*, Genève, Labor et Fides, 2023, p. 49-55.
- Jean-Yves Leloup, *L'évangile de Jean*, Paris, Albin Michel, 1989.